

LA PHILOSOPHIE EN ALGÉRIE, UNE HISTOIRE POLITISÉE

Ouiza Gallez^{1e}

Dr. en philosophie

Chercheuse en Anthropologie

CNRPAH – Alger

Introduction

La philosophie est un vaste thème, dont le corpus évolue en fonction des stratégies et des événements adoptés par le système éducatif. Un système qui est lui-même influencé par les choix politiques et économique du pays, dont elle cherche à comprendre le sens profond. C’est dans les écoles que commence l’apprentissage de la philosophie, comme c’est le cas de plusieurs autres disciplines scientifiques, car de nos jours, la famille moderne (dite famille nucléaire) qui s’est délestée du mode de vie tribal, a cédé l’apprentissage à l’établissement scolaire qui a pris une place prépondérante dans la vie de l’enfant et du jeune adulte. C’est aussi dans les écoles que commence l’éducation des citoyens et des décideurs de demain.

L’histoire de l’Algérie s’insère dans l’histoire plus large de l’Afrique du Nord, appelée aussi Le Grand-Maghreb, qui remonte à des millénaires ; et souvent, il est difficile d’entrevoir les limites culturelles et les frontières des idées entre les différents pays. Une histoire qui se caractérise par des phases d’invasions répétées qui se succèdent quasiment sans interruption. Et chaque occupant s’efforce d’enterrer les aspects civilisationnels de celui ou ceux qui lui ont précédé. Malgré ça, quelques composants de la pensée et de la culture des temps anciens, enfouis dans le comportement des individus et des groupes, persistent et apparaissent dans certains gestes du quotidien et certaines coutumes qui font foi. C’est ainsi que dans les commandements de *tajmaat*² (conseil des sages), l’importance du vivre ensemble, la valeur des relations humaines, l’amour de la terre et les savoirs des anciens constituent une richesse qui a survécu aux impacts des guerres et à l’usure du temps, pour se retrouver dans les attitudes des populations contemporaines.

Mais dans l’ensemble, cette histoire se décrit par des phases autonomes, chacune effaçant totalement ce qui a régné avant, au lieu d’en faire un privilège. Et à chaque fois, le nouveau pouvoir va longuement ignorer ce qui fait la riche et la particularité de ce peuple.

Aperçu historique

A l’aube de son histoire, l’Algérie s’appelait la Numidie³, les habitants numides étaient des Libyques, des Garamantes ou des Gétules⁴. Elle occupait la presque totalité des terres Nord-Africaines, avec une histoire semblable ante-romaine et romaine, anté-chrétienne et chrétienne, comptant des Rois, des Empereurs, des Papes et des Penseurs. Cette période a été politiquement marquée par la présence de l’Empire romain et la composante de grands rois comme Juba premier intellectuel et homme politique, Juba II qui a promu et soutenu les arts du spectacle, la recherche scientifique, la métrique, la linguistique, les mathématiques et la connaissance de l’histoire naturelle. Il a favorisé le commerce

¹Ouiza GALLEZE est docteure en philosophie, spécialisée dans la pensée contemporaine heideggérienne. Elle est chercheuse au Centre national de recherches préhistoriques, anthropologiques et historiques, où elle s’occupe de l’inventaire du patrimoine culturel immatériel et des dossiers d’inscription du PCI comme patrimoine de l’humanité. Elle est auteure de *Evaluation du système associative en Algérie* (Edition Dar Khettab, 2011), *Guide pour les associations*, (Edition Dar Khettab, 2015), *Une femme au cœur du soufisme* (en arabe), (1999, réédité, CNRPAH- 2018) et *La revue de presse de la révolution du sourire* (2020).

² *Tajmaat*, en Kabyle, désigne le comité des sages. C’est aussi la place publique, généralement située au centre du village (une agora), où les habitants se retrouvent.

³ La Numidie ou royaume de Numidie (IV^e siècle A.J. – à 46 A. J) est la civilisation originale en Afrique du Nord, un royaume berbère appelé aujourd’hui amazighe, situé dans un territoire localisé principalement sur l’Algérie du Nord, mais également une petite partie de la Tunisie (Est et Sud), de la Libye (Nord-Ouest) et marginalement sur le Maroc (Nord-Est).

⁴ Libyques, Garamantes et Gétules sont les appellations des habitants en fonction des régions.

en Numidie, et à travers la Méditerranée, en particulier l'Espagne et l'Italie, exportant du poisson, des raisins, des perles, des figues, des céréales, du bois de meubles et de la teinte violette pour les vêtements sénatoriaux¹. Puis il y a eu le grand Massinissa² (238 A. J. – 148 A. J.) bien sûr, fils du roi Gaïa et petit fils du roi Zelalsan. C'est à partir de son règne que la Numidie a été unifiée, pour devenir un grand pays. Avec une grande cavalerie professionnelle, il a participé avec Rome à de grandes conquêtes, notamment la défaite de Carthage.

Appien³ parle de Massinissa en disant :

« Qu'il était beau dans sa jeunesse et de taille élevée. Il garda, jusqu'à l'âge le plus avancé, une étonnante vigueur. Il pouvait rester une journée entière debout ou à cheval ; octogénaire, il sautait sur sa monture sans aucune aide et, comme les autres Numides, il dédaignait l'usage de la selle. Il bravait tête nue le froid et la pluie. À 88 ans, il commanda son armée dans une grande bataille contre les Carthaginois; le lendemain, Scipion Émilien le trouva sur pied devant sa tente, tenant un morceau de galette sec qui constituait tout son repas⁴. »

Ce règne durera très longtemps. Mais après des incursions furtives diverses comme les vandales et les byzantins qui vont affaiblir le pays, arrivent les arabes au VII^e siècle, qui en feront le « Maghreb central » au sein d'un grand Maghreb plus global, essayant toutes les spécificités géographiques précédentes de l'Afrique du Nord.

La conquête militaire arabe de l'Afrique du Nord, qui a été lente et difficile, a duré 70 ans, de 641 à 711. La résistance a été plus marquée dans les Aurès, la Kabylie et Tlemcen, à cause des montagnes auxquelles les arabes n'étaient pas habitués, et aussi parce que les locaux étaient organisés de façon stratégique. En plus, les Aurès et Tlemcen étaient des Etats structurés. Les Arabes sont également repoussés par les troupes du royaume des Djedar⁵ avec les dernières garnisons byzantines. Les figures les plus connues de ce conflit sont le prince guerrier Koceïla, qui vainc Oqba Ibn Nafaa en 689, près de Biskra⁶, puis la reine guerrière Kahena⁷, une appellation qui lui a été donnée par les Arabes signifiant « devineresse ». Dihya, de son vrai prénom, était à la tête des Berbères⁸ des Aurès, une femme d'exception qui a aussi en son temps réussi à unifier l'Afrique du Nord. En 693, elle inflige une sévère défaite au corps expéditionnaire arabe de Hassan Ibn Numan, qu'elle repousse jusqu'en Tripolitaine, mais elle sera finalement vaincue devant l'extension des musulmans.

Après la conquête musulmane, ces terres ayant adopté l'Islam comme religion vont s'autonomiser pour former plusieurs petits royaumes berbères musulmans : Rostomides (767-909), Zirides 972-1148), Hammadites (1014-1152), Zianides (1235-1556)..., avec des périodes d'intégration dans des groupements impériaux plus larges : Omeyyades (au VIII^e siècle), Fatimides (au X^e siècle), Almoravides

¹ Raconté par Pline, un écrivain naturaliste romain du premier siècle, auteur d'une encyclopédie monumentale appelée *Histoire naturelle* (vers 77).

² Son nom a été retrouvé dans son tombeau à Cirta (actuelle Constantine). Mais il a aussi été cité dans une Stèle de Délos en Grèce.

³ Appien d'Alexandrie (95-161) est un historien grec de l'époque romaine. Peu connu, il parle de lui en une phrase dans la préface de *l'Histoire romaine*. Il était contemporain de Fronton, le grammairien rhéteur et homme de droit (du 1^{er} siècle de l'ère chrétienne) de Cirta, avec qui il entretenait une correspondance.

⁴ <https://m.facebook.com/militantisme.amazigh/photos/a>.

⁵ Dans la région de Tiaret, Un Djeddar est un type de monument funéraire construit pour inhumer les rois berbères durant la période qui s'étend entre la fin de l'Empire romain et la conquête arabe musulmane.

⁶ *Biskra*, la capitale des Zibans et le premier pôle urbain saharien avec des terres agricoles ont été cultivées les meilleures dates du pays (deglet Nour), est située à 400 km environ au sud-est d'Alger. C'est près de là qu'a eu lieu la bataille de Tabouda ou Tahouda entre Oqba Ibn Nafaa chef de l'armée omeyyade arabe et Koceïla chef de l'armée berbère amazighe. La bataille s'est soldée par la défaite et la mort d'Oqba, l'éviction des forces omeyyades de l'actuelle Tunisie et la prise de Kairouan par Koceïla.

⁷ *Kahina*, la reine amazighe qui a unifié le Maghreb, Nawel D. 24 avril 2011.

<https://www.algerie360.com/la-kahina-la-reine-amazighe-qui-a-unifie-le-maghreb/>

⁸ L'appellation « Berbère » a précédé à l'appellation « Amazighe », deux synonymes qui veulent dire « Les populations originaires d'Afrique du Nord » qui ont une langue commune différente de l'Arabe, qui est encore de nos jours sujette à controverses. Elle est enfin reconnue comme langue nationale mais difficilement admises en réalité.

(au XI^e siècle), Almohades (au XII^e siècle)... La conquête passée, les habitants de l’Afrique du Nord vont devenir de sérieux défenseurs de l’Islam et jouer un rôle décisif dans son évolution, avec un apport considérable à la civilisation musulmane. Ils ont notamment conquis l’Andalousie (710) et produit les plus grands philosophes de l’époque. Mais au lieu de renouer avec leurs origines et retrouver les grands noms que leur passé a générés, ils se sont alignés sur les pays islamisés pour s’approprier la même histoire et la même philosophie.

Quand les Ottomans sont arrivés en 1516, c’est une infinité d’entités autonomes qu’ils vont trouver. Ils les ont et facilement évincées et occupées les unes derrière les autres.

L’Algérie contemporaine a commencé à constituer son territoire dès le début de la régence d’Alger¹ érigée par les Ottomans, soit au XVI^e siècle avec des villes autonomes ayant chacune ses institutions et des écoles dans les *zaouïas*² des villages. Mais la colonisation française (1830) va encore bouleverser la formation sociale existante et causer la destruction d’une grande partie du patrimoine bâti habitable et des sites religieux et éducatifs.

Au début du XX^e siècle, un mouvement national s’organise pour mener au déclenchement de la guerre en 1954 et à la libération en 1962, après une colonisation qui aura duré 132 ans, pour la constitution de l’État-nation actuel, un Etat libre pour la première fois depuis deux millénaires.

Avec un tel passé, cet Etat va devoir faire des choix embarrassants, incluant plusieurs périodes de sa vie pour écrire enfin son Histoire et choisir les hommes et les femmes qui constituent sa pensée et vont construire son avenir.

Les philosophes dans l’histoire de l’Afrique du Nord

Malgré les atrocités des guerres sans fin, l’histoire de ce territoire a été marquée par des sommités universelles : des rois, des empereurs, des Papes et des savants. Elle retient ainsi plusieurs noms qui ont marqué le développement de la pensée philosophique humaine et la pensée religieuse chrétienne des premiers siècles, puisque les deux disciplines ont longtemps été confondues.

C’est peut-être gratifiant de commencer par Saint Augustin (354-430), père de l’augustinisme encore en vigueur. Fier de son africanité, ce fondateur de l’Église africaine, Aurelius Augustinus, est l’auteur de plus d’une centaine d’ouvrages importants, dont deux chefs-d’œuvre de l’humanité *Les Confessions* et *La Cité de Dieu*³.

Saint Augustin était un berbère-romanisé, né à Thagaste⁴, un des plus grands néoplatoniciens du monde, l’un des quatre Pères de l’Église occidentale Avec Ambroise de Milan, Jérôme de Stridon et Grégoire le Grand, et l’un des trente-six docteurs du christianisme.

Mais avant lui, le christianisme africain a connu Saint Donat ou Donat le Grand (Donatus Magnus) (273-355), le père fondateur du donatisme⁵ aujourd’hui disparu ; et Apulée de Madaure⁶ (125-

¹ *La régence d’Alger* est une appellation historique de l’Algérie actuelle, alors Etat d’Afrique du Nord, intégré à l’Empire ottoman à partir de 1516 tout en étant autonome, située entre la régence de Tunis, à partir de 1574, à l’Est et l’Empire chérifien, à partir de 1553, à l’Ouest. La Régence s’étendait à l’origine dans des limites allant de La Calle à l’Est aux Trara à l’ouest et à Biskra vers le Sud.

² Une *zaouïa* ou *zaouiya*, appelé *zawiye* en turc et *dahira* au Sénégal, est un édifice religieux musulman qui constitue le centre autour duquel une confrérie soufie se structure. Elle compte un lieu d’accueil, un lieu de culte et une école.

³ Pierre Courcelle, 1963, *Les confession de saint Augustin dans la tragédie littéraire*, Etudes augustinienes, Paris.

⁴ Thagaste est une ancienne ville numide sur les ruines de laquelle fut édifiée la ville actuelle de Souk Ahras, en Algérie, principalement connue pour être la ville natale de saint Augustin. Elle est située à 100 km au sud-est d’Annaba, ville dont il fut évêque.

⁵ Le donatisme est une doctrine chrétienne que l’église a jugée a posteriori schismatique puis hérétique. Elle a pris son essor dans le diocèse d’Afrique romaine au IV^e et V^e siècles. Le principal point de désaccord des donatistes avec l’Église indivise concernait le refus de validité des sacrements délivrés par les évêques qui avaient failli lors de la persécution de Dioclétien (303-305). Cette position fut condamnée lors du concile de Rome de 313.

⁶ Madaure est une cité amazighe d’Afrique du Nord, liée à plusieurs personnages historiques importants, notamment Apulée qui y est né et Saint-Augustin qui y a fait une partie de ses études. Durant la période

170), une ville proche de Thagaste. Un orateur philosophe médio-platonicien qui a vécu deux siècles et demi avant Augustin. Il est l’auteur de *Métamorphose*, également connu par le titre de *L’Âne d’or*, un roman qui a joué un rôle important dans l’évolution de la psychologie et qui constitue un exercice difficile de la philologie classique.

En plus de ces illustres savants, on peut citer rapidement d’autres hommes de lettres et de sciences, et parfois politiciens : des Papes comme Saint Gelasis I, Victor 1^{er}, l’Abbé Adrien de Cantorbéry... Parmi eux plusieurs ont embrassé le christianisme avant même que Rome soit chrétienne et contre la volonté de celle-ci.

En hommes de lettres et de sciences, il y a eu Tertullien, Térence (II^e siècle) poète et homme de lettres et de théâtre, qui a dit : « Je suis homme et rien de ce qui est humain ne m’est étranger¹ » ; puis le poète Florosse qui a écrit *Précis de l’histoire de Rome*, Fronton l’homme de Lettres et Marcus Maléos, le poète astrologue. Comme on peut citer Arnoboss le Grand (de Tunis - 4^e siècle), auteur du « Livre contre les païens » et son disciple, le mystique Lactancius. Les idées d’Arnoboss ont eu une grande influence sur Montaigne, Bossuet et la Fontaine.

Durant l’ère islamique aussi, l’Algérie a eu sa part de philosophes, notamment l’incontournable Ibn Khadoun², le fondateur de la sociologie et Ibn Rushd dit Averroès³. Il est classé comme philosophe arabe musulman, comme d’ailleurs plusieurs autres penseurs issus de ces régions, comme Ibn Tumert⁴ un politicien philosophe, Abbas Ibn Fenas philosophe mathématicien qui a posé les prémisses de l’aviation, Ibn Battouta⁵...

L’histoire est longue, et les penseurs nombreux, avant d’arriver à la pensée contemporaine qui nous interpelle plus. On y rencontre des noms de renommée internationale comme Malek Benabi ou Mohamed Arkoun, et d’autres moins connus comme Nabhani Koribaa, Mohand Tazrout, Malek Chebel, Mohamed Hamouda Bensai, Abdelmalek Sayed; plusieurs sont encore vivants comme Seloua Boulbina, Djamel Eddine Benchikh, Tassadit Yacine, et d’autres.

D’autres penseurs ne sont pas algériens (de nationalité) mais ils y sont nés et y ont reçu leur formation, surtout à l’université d’Alger : Jacques Derrida, Bernard Henri Lévy, Albert Camus, Frantz Fanon, Francis Janson, Jacques Berque...

D’autres enfin ont fait de l’Algérie leur thème de prédilection, c’est leur sujet favori étant donnée sa richesse en philosophie, mais aussi dans d’autres disciplines, comme l’anthropologie, la sociologie, l’archéologie, la géologie ou la théologie : Pierre Bourdieu, Fanny Colona, Charles André Julien, Ives Lacostes, Adolphe Hanoteau, Aristide Letourneux, Fabio Maniscalco, Ives Coppens, Germaine Thillon

coloniale, son nom est devenu Montesquieu. Aujourd’hui M'daourouch, c’est une commune de la wilaya de Souk Ahras en Algérie, située à 50 km au sud de Souk Ahras et à 132 km d’Annaba.

¹ Cristina Robalo Cordeiro, « Rien de ce qui est humain ne m’est étranger »,

<https://doi.org/10.4000/carnets.1241>

² Abou Zeid Abdurrahmane Ibn Khaldoun (1332-1406) est un historien, économiste, géographe, démographe, précurseur de la sociologie et homme d’État originaire de l’Afrique du Nord, qui a exercé dans plusieurs villes arabes, comme professeur ou comme juge, notamment le Caire et Damas.

³ Ibn Rochd de Cordoue d’Andalousie (1126-1198) est plus connu en Occident sous son nom latinisé d’Averroès. C’est un philosophe, théologien, juriste et médecin qui écrivait comme tous ses contemporains en langue arabe. Il a exercé les fonctions de Grand Cadi (juge suprême) à Séville et à Cordoue, et de médecin privé des sultans Almohades au Maghreb, à une époque charnière où le pouvoir passait des Almoravides aux Almohades.

⁴ Muhammad Ibn Tumart ou Ibn Toumert (1080-1130) issu d’un petit village de l’Anti-Atlas au Maroc est le fondateur de l’État Almohade dont il a trouvé l’inspiration dans la région de Kabylie, à Bejaia. Mais c’est seulement après sa mort, que son disciple Abdul-Moumen va fonder le premier califat Almohade.

⁵ Abu Abd Allah Muḥammad Ibn Abd Allah al-Lawati aṭ-Ṭanji Ibn Baṭṭūta ou Battouta (1304 – 1368) est un explorateur et voyageur d’origine berbère du Maghreb. Il a parcouru plus de 120 000 km entre 1325 et 1349, de l’ancien territoire du Khanat bulgare de la Volga au nord, jusqu’à Tombouctou au sud, et de Tanger à l’ouest jusqu’à Quanzhou en Extrême-Orient.

Ses mémoires ont été compilés par le lettré Ibn Juzayy al-Kalbi, dans un livre intitulé *Tuḥfat an-Nuẓẓār fī Gharā’ib al-Amṣār wa ‘Ajā’ib al-Asfār* (Cadeau précieux pour ceux qui considèrent les choses étranges des grandes villes et les merveilles des voyages), plus communément appelé les « Voyages d’Ibn Battouta ».

et plus récemment Marie Virole, Jocelyne Dakhli, Benjamin Stora, Gilbert Meynier, Camille Lacoste Desjardin, Gérard Ignasse, William Quandt, Charles-Robert Ageron, Jean-Marie Blas de Roblès...

Mais bizarrement, cette liste infinie n'apparaîtra pas dans les programmes scolaires et universitaires algériens de philosophie et des sciences, quand ce pays a décidé de se démarquer du programme français pour mettre en place un enseignement spécifique. Il a préféré s'attribuer d'autres gloires et s'inventer d'autres ancêtres pour se construire une autre légitimité.

Ma question est de savoir pourquoi ses noms manquent aux programmes d'enseignement d'une politique d'algérianisation, alors qu'ils pouvaient contribuer à créer un sentiment d'appartenance chez l'étudiant et lui garantir une meilleure appropriation de son histoire?

C'est un fait, l'Algérie a subi une série d'occupations qui ne lui ont jamais laissé le temps de se relever et de se poser la question de son identité profonde ou de son potentiel intellectuel. Mais après son indépendance aussi, elle a été malmenée par des politiques extrêmes qui prennent l'éducation en otage. Et la philosophie a été la première victime des changements du climat social et politique.

Pourtant, même en période coloniale, l'Algérie a profité d'une des meilleures universités du monde. L'Université d'Alger, qui existe depuis 1909, comptait parmi les 16 universités régionales françaises, avec des professeurs brillants comme Louis Milliot et Maurice Audin. Elle a succédé à des facultés qui ont commencé leur fonctionnement à Alger depuis 1832 et dont elle a regroupé les enseignements.

Mais l'apprentissage est une vieille tradition, puisqu'il existait déjà un système structuré formé de zaouïas (confréries religieuses) qui faisaient fonction de grandes écoles et ont formés des savants de niveau doctoral. La majorité de ces écoles ont été fermées parce qu'elles ont souvent été le cœur des mouvements révolutionnaires, comme la Rahmaniya¹.

Certes, si la France a investi dans l'enseignement en Algérie, c'est parce qu'ayant procédé à une colonisation d'occupation, elle n'a jamais envisagé son départ. Et la décolonisation, conséquence de la guerre de libération, a été une surprise pour tous les français d'Algérie. Mais cette université reste un acquis, au même titre que les enseignements dispensés, classés parmi les meilleurs de son époque, qui ont donné de grands philosophes et de bons enseignants de lycée et d'université, et même des prix Nobel : Albert Camus.

Pourquoi changer le programme de philosophie ?

Après son indépendance, l'Algérie décide d'instaurer l'arabe comme langue nationale, une façon pour les algériens de se réapproprier leur culture. Mais cette mesure qui devrait traduire la politique d'algérianisation était fondée sur l'arabisation des enseignements, ce qui a entraîné l'islamisation des générations futures. Les professeurs français des écoles et des universités sont aussitôt écartés et les algériens formés en langue française avaient obligation de s'arabiser ou de partir.

Certes, les choses se sont faites progressivement. A l'instar de ce qui s'est produit en Chine, les pouvoirs décident en 1968 d'opérer une révolution culturelle. Mais n'ayant pas préparé la relève, et par manque de moyens humains et outils intellectuels, il a fallu faire appel à des enseignants des États arabes, notamment l'Égypte, ainsi que l'Irak et quelques contrats individuels de Libanais et de Palestiniens, imposant l'arabe classique comme instrument commun. Le désir politique de construire une grande nation arabe va laisser dans l'ombre les conséquences désastreuses d'une telle décision dont l'évaluation ne se fera connaître que des décennies plus tard.

C'est ainsi qu'à vouloir reconstruire sa culture, une campagne de décolonisation des esprits est entamée, visant particulièrement la philosophie, arabisée avant toute autre spécialité.

¹ La Tariqa Rahmaniyya est une confrérie musulmane soufie, fondée en 1774 par Sidi M'hamed ben Abderrahmane, dit Bou Qabrayn (le cheikh aux deux sépultures), en Kabylie et à Alger. Son enseignement est issu de l'ordre soufi de la Khalwatiyya. Elle a été à l'origine de plusieurs manifestations de contestation contre le colonialisme, notamment l'insurrection de 1871, portée par des figures emblématiques comme celles du cheikh Aheddad, et heikh Mokrani. Il y a eu précédemment Lalla Fathma N'Soumer (1830-1963) en Kabylie qui sera imitée par Lalla Zineb (1862-1904) de la zaouïa Rahmaniya d'El-Hamel à Boussaâda.

L’enseignement philosophique au lycée

L’algérianisation de la philosophie a commencé par l’arabisation. Le manuel scolaire unique étudié au lycée, « Précis de philosophie » a été intégralement traduit du français vers l’arabe dès 1968, en gardant cependant les grands thèmes classiques : la culture et la philosophie, la personnalité, la morale, la philosophie des sciences, etc... Les exemples restent français, les philosophes et le système de penser aussi.

Mais la restructuration de l’enseignement qui se fera en 1991 proposera un changement radical. Rappelons que cette période est cruciale en plusieurs points : d’abord elle fait suite aux grands mouvements sociaux qui ont débuté en 1988 et se sont prolongés en mettant au-devant de la scène un mouvement politique qui, pour un temps, a réussi le pari d’allier la population à sa cause. C’est le mouvement islamiste qui va avoir la liberté d’occuper les mosquées, lieux de rencontre de la quasi-totalité des algériens. Les prêches étaient essentiellement fondamentalistes. Mais un peu plus tôt, en 1986, il y a eu la crise pétrolière qui s’est étalée sur des années, causant beaucoup de mécontentement avec un fort besoin de changement. Ajoutons à cela l’impact de la révolution islamique d’Iran qui va vouloir s’exporter. Forte de son résultat, elle va pousser les extrémistes algériens déjà largement suivis à s’ériger en parti politique pour vouloir prendre le pouvoir. Et même si le pouvoir algérien, qui est solidement ancré, a repoussé les islamistes des chairs politiques, ces derniers ont eu le temps d’occuper les espaces : la rue, l’administration, les médias et les écoles. Il leur était facile d’influer sur les enseignements et de produire des programmes fortement islamisés.

C’est dans ce climat doublement endoctriné, par les islamistes et par le pouvoir, que la restructuration du système éducatif est entreprise. On agit sur les modules fondamentaux en élargissant le volume des matières techniques comme la logique et en réduisant les thèmes purement philosophiques. Dans le détail, on introduit les philosophes islamiques et on rétrécit la place consacrée à la pensée grecque ou occidentale. Il en fut de même pour les autres sciences sociales.

D’origine confondues, ce sont des philosophes de l’ère islamique d’expression arabe¹, comme les mou’tazila, Farabi, Ghazali, Afghani et parmi eux quelques Maghrébins définis aussi comme philosophes arabes, comme Ibn Ruchd et al-Maghili, qui seront au-devant de la scène.

Ce sont des sommités de la pensée certes, mais qui ne peuvent faire de l’ombre au Grecs anciens, ou remplacer la pensée libérale moderne, ou passer sous silence les philosophes algériens et ceux qui ont vécu en Algérie.

Dans le traitement des données, on désintègre les problématiques pour les transformer en questions abstraites, auxquelles on va chercher des solutions dans l’islam fondamental.

Le plus important dans cela est que la restructuration et l’algérianisation du programme qui a été décidé en haut lieu ne sortent pas de l’ombre la pensée algérienne. L’Algérie avec ses problèmes existentiels restent étrangères à cette philosophie.

C’est ainsi que le besoin de construction d’une pensée philosophique cohérente qui donne une place considérable au questionnement sur la situation concrète de la société se transforme en pures abstractions que personne ne s’approprie. Les élèves et les étudiants s’en détournent.

La restructuration de l’école a mis en place une nouvelle forme d’enseignement, c’est « l’école fondamentale » qui va contracter les années d’enseignement, réduisant le processus d’apprentissage d’une à deux années.

Alors que des matières nouvelles vont être intégrées, comme l’Education islamique qui occupera les programmes tout au long des années de formation, le nombre de thèmes enseignés en philosophie va passer de 28 à 22 pour les classes littéraires, et de 14 à 10 thèmes pour les autres filières².

Par ailleurs, le système scolaire va imposer l’accumulation de connaissances en grande quantité, ce qui laisse peu de temps à l’analyse et à la critique. Le mode de transmission va ainsi donner lieu à une juxtaposition de fragments de connaissances sans objectif cognitif. Il n’y a plus de projet de connaissance et de compréhension philosophique du monde, mais une somme de choses à savoir et à retenir (apprendre).

¹ Ali Benmakhlouf, 2015, *Pourquoi les philosophes arabes*, Albin Michel, Paris.

² Hocien Ben Abd-essalem (dir.), *Problématiques philosophiques*, Alger, OPUA, 2007, p. 31.

Le plus important est que : « Pour toutes les questions abordées dans le programme, si les enseignants trouvent que les penseurs musulmans y ont une quelconque contribution ou point de vue, ils peuvent les aborder avec les élèves¹ ». Ce qui va donner la liberté aux enseignants d'introduire les auteurs qu'ils veulent et les textes qu'ils veulent, ouvrant la brèche devant des idéologies, notamment islamistes. Cette introduction de la pensée fondamentale islamique est inspirée des idées de l'auteur égyptien Ali Samir Annacher², mais d'autre comme Assayed Qotb et Hassen al-Benna y ont largement contribué.

Le deuxième point qui n'est pas sans importance est l'Introduction au programme. Autrefois, pour s'adapter au contenu et se l'appropriier les premiers cours étaient « Qu'est-ce que la Culture? » et « Qu'est-ce que la philosophie ? ».

Ceux qui sont passés par l'enseignement dans les lycées savent bien que la philosophie est une mystérieuse inconnue qui effraye les élèves, notamment des branches littéraires. Commencer par apprivoiser la discipline en trouvant des liens avec les réalités sociales, pour rassurer l'apprenant, est d'une importance capitale.

Au lieu de ça, le programme a été scindé en deux, une première partie sera enseignée en 2^{ème} année secondaire (ex première) pour les classes dites littéraires et le reste en 3^{ème} année secondaire (ex terminale). Dans la première partie, décisive pour apprendre la pensée, l'élève est projeté dans un cadre théorique rigide incompréhensible : Discours sur la pensée scientifique et la Pensée logique, les méthodes, les mathématiques... Ainsi, dissociés, les sujets de philosophie n'étaient plus appréhendés dans leur globalité et cela bloque irrémédiablement le déploiement de la réflexion. Ainsi, la philosophie reste la grande inconnue.

Puis arrive l'apprentissage par compétence qui a ses qualités et ses défauts. Mais quand le tout est enveloppé dans une pédagogie de « méthode passive », cela réduit l'élève à un apprenant inerte, dans le processus de formation, contraire à l'approche par compétence.

Par ailleurs, l'orientation scolaire a changé. Les élèves excellents en 4^{ème} année moyenne (fin de collège) sont orientés vers les maths, les bons vers les sciences naturelles et les juste-moyens vers les lettres et les langues. Or, ce sont justement ceux-là qui ont un volume horaire important en philosophie, et parmi eux certains seront orientés vers la spécialité et quelques années plus tard l'enseigneront au lycée, et peut-être même à l'université.

La philosophie comme spécialité universitaire

La philosophie produit « de la pensée » ou « du penser », non comme contenu mais comme outil : « le savoir penser ». Orienter la philosophie, c'est orienter la pensée.

Pourquoi la philosophie figurait-elle en tête des disciplines visées par l'arabisation ?

Nous avons vu comment l'arabisation est survenue. A l'Université aussi, la philosophie a été arabisée en 1968 alors que les autres sciences humaines seulement en 1980.

Algérienisé, le programme se fait en arabe. Au bout de quelques années, après avoir arabisé toutes les matières depuis le début de l'école, l'étudiant arrive à l'université foncièrement monolingue. L'arabe est donc la seule langue d'étude, excluant de fait tous les ouvrages en français dont regorgeaient les bibliothèques. Très pauvres en contenu arabisé, elles seront à peine pourvues en nouveautés.

De même que dans les lycées, les enseignants vont être importés. Il a été mis fin aux contrats des enseignants français du fait de l'arabisation. Ils seront remplacés par des orientaux en attendant la première promotion de professeurs algériens. Du point de vue des enseignements, les changements dans les programmes ont d'abord commencé à l'université, ce qui va influencer sur les lycées puisque ce sont ces étudiants qui vont par la suite enseigner.

Des modules entiers ont été supprimés ou réduits à leur propre expression. La pensée grecque qui est le socle de la pensée philosophique est réduite à un module d'histoire de la philosophie au premier semestre de la première année. La philosophie islamique va s'étaler sur toutes les disciplines. Certains grands noms comme Darwin ou des théories entières comme l'Evolution ou des thématiques comme la

¹ Hocien Ben Abd-essalem (dir.), *Ibid.*

² Zouaoui Beghoura, 2008, « L'islamisation de la connaissance entre savoir et pouvoir », *Le Télémaque*, n° 34, Presses universitaires de Caen-Basse-Normandie (PUC), p. 121-140.

Question de Dieu vont disparaître. D’autres, comme Marx ou Freud seront à peine effleurés. Sont aussi exclus les thèmes dont le corpus traduit est faible ou inexistant, comme les contenus spécialisés des philosophies chrétienne ou juive. Mais le plus remarquable, est l’oubli total d’établir un lien avec les problèmes ayant trait à l’histoire et au patrimoine du pays¹.

Au bout de quelques années et par la force des choses, les professeurs eux-mêmes, réduits dans la seule langue d’étude, se retrouvent à tourner autour des quelques noms arabes dont les ouvrages sont disponibles, surtout après la suppression des bourses d’études à l’étranger et l’arrêt de l’importation des livres de spécialités de philosophie et de sciences humaines et sociales, remplacés par quelques copies contestables. Tout ceci va avoir un impact direct sur la recherche en philosophie.

Omar Larjane rappelle à ce sujet dans la revue Naqd² : « Tout ce qui a un rapport avec l’interprétation philosophique, la recherche et la signification des problèmes qui font en réalité la spécificité des manuels de philosophie a été renvoyé ou gommé. »

Du point de vue du contenu, le programme d’enseignement en philosophie rapidement décidé, n’a pas été construit par des experts et spécialistes. Longtemps, le professeur universitaire n’avait comme matière à dispenser que l’intitulé de son module, qu’il pouvait formuler à sa guise, enrichir ou transgresser. Il va le construire à partir de ses propres connaissances et les livres qu’il peut consulter en bibliothèque. Cette liberté, même si elle est en soi un atout, peut s’avérer dangereuse pour des professeurs débutants, ou pire ceux qui œuvrent pour des tendances politiques qu’elles soient alignées au pouvoir ou aux parties adverses. Elle peut aussi s’avérer être une grave menace, au bout de quelques générations, car la faiblesse du niveau de certains enseignants va produire d’autres faiblesses et les endoctrinements d’autres endoctrinements. L’absence de bibliothèques riches mène au recours immodéré à des ouvrages secondaires qui sont de pâles interprétations des originaux ou des exposés banals de travaux non représentatifs des grands philosophes.

Avec la démultiplication des départements de philosophie, les bibliothèques des nouveaux établissements étaient peu pourvues en ouvrages spécialisés tels que les grands dictionnaires, les encyclopédies, les revues spécialisées et les études récentes ayant fait l’objet de publications à l’échelle internationale.

En effet, si le département de la faculté d’Alger était l’unique à dispenser un programme de philosophie, l’année 1984 va voir s’ouvrir deux autres départements régionaux, Constantine et Oran, et deux autres formations spécifiques des Ecoles Normales supérieures (ENS) exclusivement dédiées à la formation des enseignants. Un peu plus tard, c’est en grand nombre que les universités de plusieurs wilayas (départements administratifs) vont ouvrir chacune son propre département de philosophie, faisant grimper le nombre à 15 départements. Ce qui va éparpiller les enseignants et considérablement réduire les compétences, avec l’absence quasi-totale de fonds documentaires.

Comme avec l’arrivée de l’école fondamentale, l’organisation des enseignements de philosophie à l’université va aussi subir un chamboulement. D’une licence de 3 ans avec un système modulaire sans mémoire et sans stage, il passera à 4 années en système annuel, avec un mémoire de fin d’étude et un stage d’enseignement. Ce sont des changements intéressants et enrichissants. Mais vient le système LMD³ qui va réduire de nouveau les études à 3 ans, avec un équivalent pratique propre à cette nouvelle formule, mais inadéquat avec la philosophie, auxquelles s’ajoute un master en deux ans (master I et master II) qui n’a pas réellement d’équivalent dans la fonction pour ceux qui ne veulent pas aller vers le doctorat. Le volet pratique n’étant pas toujours assuré, il sera introduit à la place une matière qui ouvre à l’éducation qui est « la psychologie de l’éducation », pour rapprocher l’étudiant du métier

¹ Des découvertes récentes font de l’Algérie le deuxième plus ancien pays du monde, vieux de 2,4 millions d’années. Ces études méritent de mettre de revenir à la théorie de l’évolution.

Des traces de présence humaine de 2,4 millions d’années découvertes en Algérie, in: The conversation, 29 novembre 2018, <https://theconversation.com/des-traces-de-presence-humaine-de-2-4-millions-dannees-decouvertes-en-algerie-107655>

² Omar Lardjane, 1993, *Le statut du sujet dans les manuels de philosophie algériens*, in : Cairn.Info, <https://www.cairn.info/publications-de-Omar-Lardjane--124084.htm>

³ *Le système LMD*, Université de Tlemcen, <https://ft.univ-tlemcen.dz/fr/pages/118/le-syst-me-lmd#:~:text=Qu'est%20ce%20que%20c,avec%20le%20reste%20du%20monde.>

d’enseignant. Il y a aussi des questions de méthodes qui vont permettre aux étudiants d’approfondir leurs connaissances méthodologiques, en plus de nouveaux modules comme «la philosophie du langage», « la pensée arabe» et «la pensée arabe moderne et contemporaine». Dans cette dernière, peu d’Algériens seront intégrés, comme Malek Benabi.

La recherche en philosophie

Est-ce que cette entrée en matière permet à l’étudiant en philosophie de se spécialiser dans la recherche et avec quels autres moyens ?

Si on pense à une structure indépendante qui prépare à cela, on ne peut pas parler de recherche en philosophie. Il n’y a pas d’académie de recherche ni de centre de recherche en la matière. Seulement des laboratoires, qui sont des extensions des départements de philosophie où se regroupent des enseignants et quelques-uns de leurs étudiants doctorants, tous rattachés à l’université, comme une extension de leur enseignement et un accompagnement plus dynamique des étudiants, pour leur mémoire et leur thèse. Il n’y a pas non plus possibilité de faire venir des professeurs associés à partir d’autres universités ou de centres de recherche de disciplines voisines comme l’anthropologie ou la sociologie, puisque le nombre de postes pour chaque laboratoire est limité et suffit à peine aux étudiants du professeur dirigeant.

Il est difficile par ailleurs de faire appel à une aide extérieure. Il n’y a aucun dispositif juridique pour rémunérer des enseignants étrangers ou vivant à l’étranger, sinon en les invitant à des colloques, à titre gracieux. Malgré tout, nombre de professeurs étrangers acceptent, non sans peine, d’encadrer des travaux de thèses de magistère et de doctorat, si des accords de coopération ont été préalablement signés entre l’université algérienne concernée et une institution universitaire étrangère.

Le constat est que le nombre de mémoires et de thèses consacrés à des penseurs religieux est considérable. Sur un échantillon de cent vingt travaux¹ : soixante-douze sont consacrés à Malek Benabi, dix à Abd El-hamid Ben Badis, dix à El-Ghazali, huit à Ibn Taymiya, le reste concernent quelques réformistes de l’islam et de rares cas singuliers du reste du monde. Le monolinguisme et le manque d’encadrement spécialisé étant la principale cause.

Conclusion

Les choses en sont là. L’envahissement des milieux universitaires par les idéologies religieuses a abouti à stériliser la réflexion et engager la recherche philosophique dans une impasse. Le cloisonnement des enseignements et des lois empêchent toute aide ou éclairage extramuros.

Si on veut une réforme de la philosophie, c’est d’abord sur la question de la langue qu’il va falloir agir. Il ne s’agit pas encore une fois de supprimer la langue arabe, comme s’est effectuée la suppression du français. Mais un étudiant ne peut être monolingue, il doit pouvoir lire des textes dans les grandes langues de la science et de la philosophie : l’arabe, le français et l’anglais. Le chantier est énorme. Ensuite, il serait utile de promouvoir à part égale toutes les branches de la philosophie en repartant à la source et en intégrant tous les grands initiateurs de la pensée humaine, quelle que soit leur orientation, leur confession ou leur origine. Il faut aussi se donner les moyens d’assurer un encadrement de grande compétence, même s’il faut en importer pour combler les vides. Mais réduire le nombre de structures au niveau national, aiderait déjà à réunir les connaisseurs et les regrouper, en regroupant autour d’eux des étudiants intéressés. Il reste bien entendu à revoir la loi d’orientation, réviser la loi de recrutement, revoir le statut des professeurs consultants non-résidents et permettre « les enseignements groupés² ».

Dans ces solutions résident la refonte du système éducatif, universitaire et de la recherche, en prenant pour cible le système de penser et les formateurs qu’il va falloir « formater » dans leur conviction et former dans leur contenu pédagogique. Or, des personnes influentes, encore en poste pour la plus part malgré leur âge avancé, entravent cette possibilité, parce qu’elles sont les fondatrices de ce système stérile et parce que sa refonte les discréditerait et les exclurait.

¹ Zouaoui Beghoura, *L’enseignement de la philosophie, Pratiques et discours, une étude diagnostique de l’expérience algérienne*, pages 126.

² Pour l’instant, tout enseignant doit assurer son cours selon le programme dans un horaire hebdomadaire. La demande serait qu’il puisse consacrer un jour ou deux par mois, ou une semaine par cycle, une période suffisante pour répondre à l’obligation du semestre.

La deuxième difficulté réside dans le système de pensée, qui est élevé à un haut niveau de noblesse, fondé sur un sentimentalisme religieux et un nationalisme qui se régénèrent. Ce système dit que « seul l’islam est porteur de vérité » et que l’Europe va vers sa propre fin, parce qu’elle se fonde sur un système purement matérialiste qui n’a aucune « profondeur spirituelle ». L’essentiel de cette hypothèse s’établit sur une opposition entre la pensée occidentale et la pensée islamique. L’islam -dont la raison dérive et non le contraire- dont l’essence est incarnée par le Coran et la Sunna, contient toutes les réponses aux questionnements humains. En fin de parcours, ces deux sources constituent le seul cadre de référence des penseurs musulmans, qu’il soit représenté par l’exégèse, la jurisprudence, le soufisme, la théologie, la linguistique, la littérature et même les sciences. Alors, pourquoi s’embarrasser de questionnements et rechercher une philosophie dans une autre forme, dans le but de rivaliser avec la philosophie occidentale ou de l’affronter, si l’islam en soi est une réponse à toutes les questions ?

Cette interprétation va plus loin, en prétendant que l’Occident est entré dans sa phase « post-rationaliste » où il se retourne contre la logique et la raison, en un mot contre sa propre philosophie, ce qui expliquerait « sa chute ».

Pour les détenteurs de cette interprétation, le problème philosophique ne change pas. L’islam avec tous ses fondements et ses composants, a pour mission de ramener les gens à la raison. Alors que l’Occident qui s’est éloigné de la raison n’a aucun sauveur pour le ramener vers la vérité.

Pour appuyer leur raisonnement, ils utilisent une terminologie désuète consacrée à un monde autre que l’islam qu’il nomme « Djahiliya », comme pour parler des peuples des périodes préislamiques qui étaient selon eux, « dénuées de toute spiritualité », allant jusqu’à les qualifier de sauvage et de décrire des situations « d’immoralité ».

Cette façon de dresser le monde musulman contre l’Occident et de réduire la raison aux seuls préceptes de l’islam va être remise en cause par plusieurs philosophes algériens qui finiront, l’un après l’autre, par quitter la philosophie ou quitter l’Algérie.

Mohamed Arkoun, dans *Construire la pensée religieuse de l’islam*, parle de « l’ignorance sacralisée¹ », pour qualifier une pensée qui a pour fondement « la raison religieuse » à laquelle tout le monde adhère et consent. Ceci lui vaudra d’être totalement ignoré chez lui, jusqu’à devoir s’exiler.

À la lumière de ses considérations, on comprend que si l’Europe voit en la philosophie le flambeau qui éclaire l’avenir, les pays musulmans, dont l’Algérie, situent la lumière dans le seul fait religieux. C’est en lui que la philosophie, la science, l’histoire et l’art doivent puiser leurs contenus respectifs et trouver leur lumière de guidance.

Bibliographie

- Ali Benmakhlouf, 2015, Pourquoi les philosophes arabes, Albin Michel, Paris.
- Bediar Mahmoud, Teaching philosophy between reality and prospects, Université Djilali Elyabès, Sidi-Belabès.
- Aïssa Kadri, *Histoire du système d’enseignement colonial en Algérie*, 2000, ed. ENS.
<https://books.openedition.org/enseditions/1268?lang=fr>
- Aïssa Kadri : *La construction historique du système d’enseignement supérieur en Algérie (1850-1995)*, CNRS.
- Zouaoui Beghoura, 2011, *L’enseignement de la philosophie, Pratiques et discours, une étude diagnostique de l’expérience algérienne*, Cahiers philosophiques 2011/3 (n° 126).
- Pierre Courcelle, 1963, Les confession de saint Augustin dans la tragédie littéraire, Etudes augustiniennes, Paris.
- Hocien Ben Abd-essalem, *Problématiques philosophiques*, Alger, OPUA, 2007.
- Omar Lardjane, 1993, *Le statut du sujet dans les manuels de philosophie algériens*, in: Cairn.Info, <https://www.cairn.info/publications-de-Omar-Lardjane--124084.htm>

¹ Mohamed Arkoun, 1984, *Reconstruire la pensée religieuse de l’islam*, Paris, Gallimard.

ƏLCƏZAİRDƏ FƏLSƏFƏNİN SİYASİLƏŞMİŞ TARİXİ

Uiza Qalleze

Xülasə. Məqalədə müəllif xalqın siyasi, mədəni və mənəvi vəziyyətini ifadə edən fəlsəfi ruhun itirilməsi məsələsini araşdırır. Radikalların düzgün izahını vermədikləri tarix fəlsəfi proqramların tərtibinə öz neqativ təsirini göstərir.

Əlcəzair öz müstəqilliyini qazandıqdan sonra təhsil sistemini “ərəbləşdirmək” qərara alındı ki, bu da ölkə vətəndaşlarının öz tarixlərini və identikliyi bərpa etməsinə şərait yaratdı. Lakin siyasi səviyyədə qəbul edilmiş qərar özül mahiyyət daşıyan əvvəlki bacarıqların aradan götürülməsinə, təhsil sistemi və düşüncələrdə dəyişikliklərə gətirib çıxardı. Bir neçə ildən sonra isə bu situasiya islamlaşmış təkdilli (unilingvizm) tələbələrin üzə çıxmasına səbəb oldu.

Açar sözlər: fəlsəfə, fəlsəfi ruh, təhsil sistemi, unilingvizm.

ПОЛИТИЗИРОВАННАЯ ИСТОРИЯ ФИЛОСОФИИ В АЛЖИРЕ

Уиза Галлезе

Резюме. В данной статье автор пытается представить потерю философского духа, которая выражает политическое, культурное и духовное состояние народа. Когда мы сталкиваемся с историей, которую неправильно трактуют радикалы - это негативно влияет на составление философских программ.

После провозглашения независимости в Алжире, было принято решение «арабизировать» систему образования, что позволило гражданам восстановить свою историю и свою идентичность.

Однако, решение, принятое на политическом уровне, привело к исключению предыдущих навыков (являющихся основой), к изменениям в системе образования и мышления. Несколько лет спустя эта ситуация привела к появлению исламизированных одноязычных (унилингвизм) студентов.

Ключевые слова: философия, философский дух, система образования, унилингвизм